

# Réflexions à la suite du séminaire "Psychanalyse et Cinéma" autour du film "carré 35" de Éric Caravaca

Avril 2022

## MARTINE VAUTHERIN-ESTRADE

L'utilisation des lieux et la répétition lancinante des images dont la collision permet l'accès au sens m'a paru éblouissante. Ainsi le spectateur reconnaît les mêmes images, le portail et la fenêtre qui inauguraient le film sur les photos des parents au Maroc. Un portail clos, une fenêtre ouverte, des volets fermés, répétition lancinante et collision des images de lieux associant symboliquement Histoire dramatique de la famille, Histoire refoulée de l'indépendance pour ces pieds-noirs qui avaient investi le Maroc comme leur pays.

J'ai aimé cette collision des images pour donner du sens, il me semble que pour aborder le traumatisme et les secrets, il faut des **déplacements** et que l'art nous enseigne une certaine voie pour la dissection du déni. Dans ce film, la sincérité et la violence, verbales et picturales résonnent en chacun de nous et nous atteignent affectivement.

Ce carré du cimetière qui n'est nommé que par un chiffre, donc un anonymat un peu sinistre et administratif, renvoie à une autre blessure narcissique innommable à l'issue d'une série noire sous forme d'enquête douloureuse qui livrera le secret de la famille et fera se croiser dans les images et les lieux ce qui n'est plus nommé de l'Histoire du pays alors (l'indépendance du Maroc, pays en guerre) et qui fait aussi traumatisme et ce qui est effacé ou forclos de l'histoire de la famille.

D'abord à la première vision j'ai eu l'impression que c'était violent, trop dit, alors que ça commençait bien par l'évocation d'un lieu hautement symbolique appelant un affect (la tristesse incompréhensible) dans un effet madeleine de Proust. Et puis j'ai réalisé qu'il s'agissait d'une balade paradoxale, entre sa courte durée de 67 minutes et la longue période de tournage (3 ans) liée à la délicatesse de l'auteur qui a demandé la confiance de toute une famille pour évoquer des souvenirs aussi lourds. Entre l'ancienne maison familiale et les allées d'un cimetière où la nature a repris ses droits, pour reconstituer le drame vécu par la famille et sa trame.

La force de son propos est de ne jamais dériver du côté du voyeurisme ou de l'étalage d'une affaire privée, mais de le rapprocher sans cesse non seulement de son contexte historique et social, lequel fait contrepoin et nous concerne tous. L'absence de mots et d'images sur cet événement comme sa représentation selon des propos édulcorés ou déformés chez la mère, n'empêchent pas l'existence de cet événement mais bloque le mouvement de la pensée. La pensée reste ligotée dans des affects dont la nature et l'origine sont impossibles à déceler pour le frère, héritier et victime de ce secret. Alors c'est l'émotion inexplicable, survenant à l'improviste, et le voile s'entrebâille sur une autre vérité que celle qui nous était cachée.

Les témoins n'ont pas pu faire autrement que de taire la vérité sur une petite fille handicapée, tout comme d'autres, dans le même espace-temps, ont choisi de ne pas montrer, et même de déformer, la réalité des années de décolonisation des pays du Maghreb. C'est cette mise en perspective, ce rattachement constant dans l'entrelacs de liens qui relie passé et présent, histoire collective et histoire personnelle, est la réussite magistrale et inouïe du point de vue de la temporalité de l'œuvre de Carré 35.

La musique même, La bande originale, est une caisse de résonance des interrogations enfouies du spectateur, les notes du vide et de l'absence vibrant entre le son du muezzin, la nostalgie de la guitare classique et les cordes martiales du violoncelle : un savant mélange d'influence déconcertant et réflexif.

Au total un film documentaire autant que fiction autobiographique, haletant, psychanalytique et intimiste, comme une plongée dans les non-dits, mensonges et secrets de famille.

## **SOLANGE BONNISSEAU**

Bien intéressante séance avec Carré 35. J'ai lu qq critiques et interview du réalisateur qui m'aident à affiner mon sentiment. C'est une situation formidable que celle de cet homme dont la mère a détruit toutes les images de l'enfant mort et qui, lui, est passionné de photos...

La question est celle du statut de l'image. Il décide de filmer son père mort sans que ce soit obscène parce qu'il pose la question : peut-on le faire ? D'autres l'ont fait, je pense à Sophie Calle qui a filmé sa mère très malade, et morte, je ne sais pas ?

Ici les images de la guerre d'Algérie, des nazis accompagnent une histoire personnelle, quelle est la signification de ces images ? Universalité du mécanisme de déni ? Lien inconscient

individuel/inconscient collectif ? Les catacombes de Palerme, secours recherché auprès d'une pratique culturelle qui reste mystérieuse ? Aussi et ça a été dit dans la discussion, j'ai trouvé que c'était judicieux, collection de traumatismes autour du traumatisme personnel. Si on s'éloigne du côté émouvant de l'histoire (mais je crois que, en dépit de la fin, rien n'a été compris par la mère) ces images questionnent le lien culture/individu.

Dans ce documentaire ce lien reste englué dans une passion individuelle dont la violence n'échappe pas. Tu as posé la question de la pulsion de mort (à laquelle on peut croire ou ne pas croire), reste la grande violence des questions posées par interviewer invisible. Le film de Mariana Otero « Histoire d'un secret » pourrait être intéressant si on veut rester dans la même veine. Secret, deuil, trauma dans les deux cas mais position subjective singulière de chaque auteur et réception toute aussi imprégnée de notre subjectivité qui sera différente selon qu'il s'agit de la mort d'un enfant ou de la mort d'une mère. Qu'en est-il de la mort d'un père ? je me le demande à l'instant, j'aurai tendance à penser que cette histoire est plus souvent représentée mais je n'ai pas de référence en tête....